
Piot, Charles. -- *Remotely Global : Village Modernity in West Africa*. Chicago, Chicago University Press, 1999, index, bibl.

Benjamin Nicholas Lawrance



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/57>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.57

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

ISBN : 978-2-7132-1367-0

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Benjamin Nicholas Lawrance, « Piot, Charles. -- *Remotely Global : Village Modernity in West Africa*. Chicago, Chicago University Press, 1999, index, bibl. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 160 | 2000, mis en ligne le 30 avril 2003, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/57> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.57>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Piot, Charles. -- *Remotely Global :
Village Modernity in West Africa.*
Chicago, Chicago University Press,
1999, index, bibl.

Benjamin Nicholas Lawrance

Inverser les modèles et les données a longtemps été la pierre angulaire de l'anthropologie culturelle américaine, avec, entre autres conséquences, le développement d'un groupe très critique d'universitaires orientés vers la théorie. Ce choix fondamental, entre autres caractéristiques clairement discernables, a rendu sa production scientifique bien distincte de celle des traditions britanniques, australiennes ou européennes. Actuellement en vogue au sein de certains cercles anthropologiques qui s'autodéfinissent comme des universitaires critiques, ainsi prend une forme inverse le « village lointain », site par excellence de l'anthropologie culturelle américaine classique des années 1960 et 1970¹. Longtemps donné comme un « lieu de rédemption aux antipodes de la ville géante et de la mondialisation », situé hors du temps, le village isolé devient maintenant le champion de la modernité. *Remotely Global*, l'ouvrage de Charles Piot, est une contribution significative de ce débat passionnant entre anthropologues, débat qui porte aussi sur l'abandon de l'idée d'une « essence » du « Nord sauvage » du Togo. Piot insiste sur le fait que les principales composantes de la culture kabyè (graphie conforme à la prononciation des gens du village de Kuwdé où il a travaillé, et qu'il préfère à l'ancienne forme « Kabre »), dans la Région de la Kara, au centre-nord du Togo, ont été façonnés simultanément par les relations de l'époque coloniale et de l'époque postcoloniale, relations dans lesquelles modernité et tradition s'enchevêtrent avec le niveau local et le niveau global. Bien que, dans son étude d'un cas concret, Piot affirme sa spécificité d'ethnographe, son glissement du discours académique vers une critique politique de l'État en Afrique postcoloniale sera certainement une contribution durable. L'argumentation de Piot sur cette modernité se fonde sur sa volonté de replacer le peuple kabyè comme ayant été le principal réservoir de main-d'oeuvre de l'époque

coloniale et des dirigeants du Togo postcolonial. La culture kabyè est présentée comme une prolifération complexe de rituels et de rôles sexués, à la fois souples et rigides. Cette complexité a commencé quand les Kabyè se sont installés à l'abri de leur massif montagneux, où ils ont développé des techniques agricoles intensives. La Nécessité, cette accoucheuse d'invention², a cruellement marqué le destin des Kabyè : reconnus comme étant de loin la plus industrielle des populations indigènes du Togo, les Kabyè ont représenté l'essentiel de la main-d'oeuvre, d'abord pour les chemins de fer et routes de l'époque allemande, puis pour les impôts et les projets d'infrastructure des Français. La densité du peuplement kabyè dans les montagnes de la Kara décida de leur sort, et la conséquence la plus durable des décisions de l'autorité coloniale est, selon Piot, l'actuelle diaspora kabyè, répandue sur toute la longueur et la (modeste) largeur du territoire togolais.

En même temps qu'une analyse historique de la culture kabyè, qui doit porter sur les pratiques agricoles, le travail forcé et l'émigration, l'anthropologie poststructurale de Piot exige d'embrasser autant les continuités culturelles que les moteurs -- répulsifs et attractifs -- d'une diaspora à la mobilité croissante. Ainsi, « l'entrecroisement des personnes et des biens » entre les Kabyè restés sur place et ceux de la diaspora -- répartis en « deux zones » pour des raisons de commodité plus que de réalité géographique -- est le fondement de la culture kabyè du XXI^e siècle. Tout ceci s'inscrit à côté des centres d'intérêt de l'anthropologie culturelle traditionnelle : les échanges de dons, les rituels d'initiation selon les sexes, l'habitat et l'espace... L'auteur dresse un tableau global et clair de ces sujets de conflits potentiels. Faire un cadeau, par exemple, est interprété comme un sous-produit de la valorisation du besoin systématique de relations ou, comme le dit Piot lui-même, comme « un désir de réciprocité ». Ainsi, le comportement cupide des sorciers du village et le traitement peu amène qu'ils reçoivent renvoient aux pratiques égoïstes des Kabyè résidant au Sud, lesquels négligent leur famille et leurs rituels ancestraux.

Le chapitre le plus séduisant de cette riche ethnographie est l'exposé des rituels en fonction des sexes, on pourrait même dire de l'assignation des sexes par les rituels. Les Kabyè ne considèrent pas l'appartenance à un sexe comme une donnée naturelle : les enfants sont sexuellement indifférenciés. Les membres de la famille et du clan oeuvrent donc ensemble pour constituer l'enfant comme être subjectivement sexué. Piot explique que le nouveau-né kabyè est comme une table rase, et qu'il faut inscrire en lui un sexe à travers un rituel. Les enfants sont plus proches du monde des esprits, où se situe la possibilité d'une détermination sexuelle, mais leur androgynie est accentuée par les tâches ménagères, qui brouillent les différences entre sexes. Dès lors, les rituels d'initiation assignent le sexe masculin ou féminin au jeune homme ou à la jeune fille, tout en les inscrivant simultanément dans la famille et dans la communauté. Les deux cérémonies destinées à la fille, qui ont lieu au cours de la même année, servent à la transformer en femme, et aussi à la séparer de sa famille afin de la préparer au mariage et à la maternité. Les cinq étapes de l'initiation du garçon, entre 15 et 25 ans, servent à faire émerger de sa personnalité différents aspects : le tempérament, la production et la consommation.

Par un détour pénétrant, Piot explique que le service militaire en est venu à être considéré comme une sixième et dernière étape d'initiation pour les jeunes Kabyè. C'est là l'une des observations les plus perspicaces d'un livre riche en analyse des composantes de l'État togolais actuel. Alors que l'un de ses objectifs politiques -- défendre la diaspora kabyè contre toute attaque « à motivation ethnique » -- semble

actuellement en désaccord avec cette analyse, l'auteur s'évertue à distinguer la défense de la minorité kabyè, au Sud, des pratiques indéfendables de la dictature à dominante kabyè. Ayant observé le gouvernement togolais depuis quelques années, j'ai souvent été frappé par le nombre et la diversité des explications sur la manière dont Gnassingbé Eyadéma s'accroche avec ténacité au pouvoir. Alors que le soutien militaire et financier de la France s'affaiblit et que l'impasse politique est totale, l'audacieuse explication de Piot est une contribution nouvelle et stimulante aux théories du pouvoir dans les États africains.

Piot dresse le portrait d'un Eyadéma qui s'appuie sur les éléments rituels et culturels pour renforcer le prestige et l'influence du Kabyè à travers tout le pays, tout en soumettant dans le même temps l'État togolais à la nation kabyè (14 % de la population). C'est ainsi que la langue kabyè, promue l'une des deux langues nationales, figure dans nombre de pages du journal gouvernemental, et que les luttes traditionnelles « Afalaa » sont régulièrement montrées à la télévision togolaise. Dans le même temps, 80 % des gendarmes et 90 % des militaires sont Kabyè. Plus de trente ans de pouvoir ont permis à Eyadéma de fondre l'État togolais dans la nation Kabyè et, de plus en plus, le gouvernement se réunit à Pya, son village natal. Ce détournement magistral se conjugue avec une ethnographie qui montre que c'est bien le pouvoir rituel, et non le pouvoir politique, qui est au centre de la modernité kabyè.

Piot tire un grand avantage de son besoin de désarmer les avertissements menaçants du Département d'État américain quant au risque d'un conflit ethnique de type rwandais au Togo. Mais, ironie du sort, la distinction minutieuse qu'il fait entre les manipulations de l'appareil d'État par Eyadéma et les rituels de la diaspora kabyè renforce encore plus ma conviction d'africaniste que les activités citées plus haut peuvent aboutir à la ruine de l'État togolais. Qui plus est, les minorités kabyè qui résident au Sud sont diverses ; on peut en distinguer au moins trois : les fonctionnaires, les élites militaires et la paysannerie dispersée dans les campagnes. L'ethnicité, indépendamment de sa véracité existentielle, est le premier outil de l'État togolais, et le rôle des Kabyè du Sud -- transformés en faction politique -- est omis. Sur ce point, le livre aurait pu bénéficier d'une analyse des sociétés sans État, tout comme la manière dont les Kabyè s'éloignent du modèle acéphale est un indice de la modernisation en cours dans le Nord, de même qu'une diaspora qui inverse cette modernité.

Charles Piot démontre que le système kabyè de relations sociales, réalisé par l'échange et incarné dans le don et la cérémonie, est en train de changer avec la pénétration des habitudes du capitalisme. L'ethnicité kabyè est une tradition fragile, constamment réinventée en fonction du local et du global, affectée tout autant par les violents soubresauts de Lomé que par les éléments du climat à Kara. Ce livre est une excellente ethnographie et une contribution remarquablement synthétique et qui fera autorité parmi les trop rares travaux académiques sur le Togo.

NOTES

1. Anna Lowenhaupt Tsing, *In the Realm of the Diamond Queen : Marginality in an out-of-the-way place*, Princeton, Princeton University Press, 1993.
2. En anglais, un proverbe dit que *Necessity is the mother of invention*, que l'on peut traduire par « de la nécessité naît l'invention ».